l'heure où les intérieurs des maisons, leurs femmes et peut-être aussi leurs enfants, et l'on me dit que l'employé recherché à un fils d'une quinzaine d'ans. Cet fils tout ; je puis dire qu'on réalité je ne sais rien.

Enfin dans la journée d'hier, M. de Maurey, commissaire de police, a reçu la visite du juge d'instruction, de Bourlillon, qui lui a remis une commission rogatoire lui enjoignant de se rendre à l'hôpital Saint-Antoine, pour savoir si cet établissement n'a pas donné l'hospitalité à une jeunne demoiselle âgée d'environ trente-cinq ans, qui serait accouché lundi ou mardi. Un grand nombre de sages-femmes ont été également interrogées hier ; il ne pourrait que le nom de la mère coupable fût connu aujourd'hui.

Les amours tragiques

Le Havre, 30 mai. — Deux Parisiens, M. Marie-Léonard Jouclas, âgé de 21 ans, employé de commerce, et Mlle Juliette Grandsire, âgée de 25 ans, arrivaient hier au Havre et prenaient une chambre chez M. Pierre Noel, restaurateur, 38, rue de Normandie.

Aujourd'hui, M. Nou, surpris de ne pas voir descendre ses pensionnaires, alla frapper à la porte de leur chambre. M. Jouclas, qui lui ouvrit, le visage inondé de sang. Quelques instants auparavant, il avait tiré un coup de revolver sur sa maîtresse, puis, retournant l'arme contre lui-même, s'était fait une blessure à la tempe droite.

Les deux jeunes gens ont été transportés à l'hôpital. L'état de la jeune fille, qui a la poitrine trouée d'une balle, est grave ; celui de M. Jouclas *donne moins d'inquiétudes.*

Des déclarations faites par les jeunes gens, il résulte qu'on se trouve en présence d'un drame d'amour.

Rouen, 30 mai. — Un commissaire de police du cinquième arrondissement de Rouen, informé par un ingénieur que deux jeunes gens venaient de disparaître, se rendit chez lui. Il trouva la porte de la chambre fermée et, pressentant un malheur, il la fit enfoncer.

Il se trouvait alors en présence d'un spectacle *dans un lit gisaient les cadavres en décomposition de deux jeunes gens.*

Le jeune homme, un nommé Lecoq, âgé de vingt-trois ans, était maître pointeur à la 8e batterie du 11e régiment d'artillerie à Versailles. Ses parents habitent Sotteville.

La jeune fille, Gabrielle Cornier, âgée de dix-huit ans, était tisseuse. Ses parents habitent Rugmont (Eure).

On suppose que, désolés de vivre séparément, ils auront résolu de mourir.

Une chasse au tigre

DANS LES BOIS DE MEUDON

Paris, 30 mai. — Une chasse peu banale vient d'être *donnée dans les bois de Meudon. Depuis* quelques jours, le bruit courait dans Meudon qu'un fauve terrible hantait les bois dans tous les sens. Les uns disaient que c'était un lion énorme ; d'autres tenaient pour un tigre des plus féroces ; on ne rencontrait que des gens qui déclaraient avoir entendu les rugissements épouvantables de terrible fétiu. Il y avait encore le parti des incrédules qui se refusaient à ajouter foi aux racontars les plus variés dont la ville de Meudon est devenue l'écho.

Pour une fois, ceux-ci avaient tort. Il y avait bien un tigre dans la forêt, un malheureux animal échappé de quelque ménagerie, on ne sait par laquelle, et qui s'était réfugié là à la recherche d'une jungle quelconque.

Comme le carnassier, poussé par la faim, pouvait devenir fort dangereux et qu'il eût été difficile de le capturer vivant, une escouade du génie, détachée à l'école d'aérostation de Chalais, procéda à une battue en règle et le fauve, surpris dans un hallier, tomba sous une décharge générale.

LA GUERRE TURCO-GRECQUE

LA SITUATION

Londres, 30 mai. — Depuis la note responsive de la Turquie, dont je vous ai entretenu, les événements ont quelque peu marché. La journée d'hier a été consacrée à des échanges de vues entre les divers gouvernements et la Porte et aussi la Grèce. Il est dès maintenant acquis que celle-ci admet la conclusion d'un armistice sans date ou, pour être plus exact, qui se prolongera pendant tout le temps que prendront les pourparlers en vue d'arriver à arrêter les conditions de paix. C'est sur ce point spécial que portait la note remise avant-hier par la Turquie.

Celle-ci demande aux puissances de s'entremettre entre elle et la Grèce, afin que cette dernière désigne un plénipotentiaire chargé non de traiter de la paix avec le représentant de la Turquie, comme on l'a dit à tort, mais de signer les clauses d'un armistice en règle, ce qui n'a pas encore été fait jusqu'ici. Je vous ai même *plusieurs fois signalé cette situation mal définie.* On attend d'un moment à l'autre la désignation du plénipotentiaire grec, et aussitôt l'armistice sera conclu dans les conditions susénoncées.

L'accord est complet entre *toutes* les puissances ; des instructions identiques ont été envoyées à leurs représentants, tant à Constantinople qu'à Athènes, pour arriver à ce premier résultat qui permettra d'aborder les différents points soulevés au sujet du traité de paix.

A ATHÈNES

Paris, 30 mai. — On mande d'Athènes à l'*Agence Havas* que toutes les nouvelles publiées sur le prétendu mouvement antidynastique et les dissentiments survenus entre le roi et les ministres sont démuis de tout fondement.

L'opinion publique ne se montre pas, maintenant, disposée à accepter les accusations violentes formulées par quelques rares journaux.

L'ordre est parfaitement assuré par l'entente des éléments pondérés qui constituent la grande majorité du pays.

L'agitation à Constantinople

Paris, 30 mai. — De Constantinople, 26 mai : Cette fois, les bruits persistent avec tournure des plus mauvaises pour le sultan. Le sang des Arméniens et des Grecs, qui crie vengeance, paraît devoir atteindre le suprême but.

Malgré l'enivrement de la victoire, on commence à comprendre à Yildiz-Kiosk que l'effervescence des Turcs, dont l'allégresse ne connaît plus de bornes, présente un danger évident et immédiat.

Depuis trois ou quatre jours, des imprimés sont lancés dans la circulation que la police saisit tant qu'elle peut. Zahdi-pacha, ministre de l'instruction publique, a reçu par iradé spécial une sévère réprimande pour en avoir autorisé la publication.

Excitation populaire

Partout, dans les basses classes comme dans les milieux élevés, les esprits sont chauffés à blanc. L'avis est unanime qu'il faut coûte que coûte garder la Thessalie et se passer de l'Europe.

« Gare à l'Europe ! » est le cri de guerre qui retentit généralement. Les Turcs sentent que la vie ou la mort de l'islamisme se joue en ce moment. Il n'y a qu'une très faible minorité pour envisager la situation sous son jour exact.

Le sultan, son entourage immédiat et la plupart des ministres ne se gênent pas pour déclarer à haute voix dans les lieux publics que quiconque songerait à se soumettre à l'Europe au sujet de la Thessalie doit être considéré comme traître et renégat.

On raconte que Abd-ul-Hamid ayant visité les blessés à l'hôpital de Vidir, ceux-ci, obéissant évidemment à un mot d'ordre de leurs chefs, ont conjuré le sultan de ne jamais permettre le retour de la province qu'ils ont conquise aux Grecs.

Abd-ul-Hamid, pâle d'émotion, serait rentré tout tremblant dans son palais, en donnant l'ordre de distribuer *immédiatement des* secours et des cadeaux pour calmer les esprits.

Malheureusement pour le sultan, le retour à la Turquie de la Thessalie n'est point du goût de l'Europe — surtout de la Russie et de la France.

Dans l'entrevue privée qu'il a sollicitée du sultan, M. de Nélidov lui aurait formellement déclaré que son souverain considère la persistance de la Porte à réclamer la rétrocession de la Thessalie et la modification aux capitulations *comme de nature à amener des complications* désastreuses pour son trône et son empire.

Le sultan, tout en assurant son interlocuteur de sa bonne volonté de déférer aux volontés du tsar, aurait montré l'effervescence de son peuple qui lui dicte son devoir.

M. de Nélidov aurait réitéré ses conseils en faisant comprendre à Abd-ul-Hamid que l'Europe se chargerait de l'ordre et de la tranquillité dans son empire s'il adhérait à ses conditions.

Dans le cas contraire, a ajouté l'ambassadeur russe, le tsar ne pourrait plus répondre de la neutralité des Etats balkaniques, et surtout de la Bulgarie, qui entreraient immédiatement en scène.

Après le départ de M. de Nélidov, un conseil extraordinaire des ministres et des généraux fut tenu à la hâte. Les mêmes cris insistés pour qu'on gardât la conquête. Sans se prononcer ouvertement, le sultan, par mesure de prudence, a fait désarmer les volontaires albanais. La nuit suivante, en conséquence de cette mesure, il s'est pas fait attendre : les softas des mosquées ont envahi les rues principales de Constantinople en criant : « Vive le sultan. » La police a arrêté les principaux meneurs, et l'ordre s'est peu à peu rétabli.

Abd-ul-Hamid paraît donc placé entre deux alternatives : céder aux puissances, ou faire tête à une révolution probable.

Le bruit court, il est vrai, que les troubles seraient suscités par lui à titre d'argument.... ce qui est fort possible.

La Bulgarie s'agite

En attendant, la Bulgarie s'agite et de nouveaux placards sont affichés dans Stamboul dirigés contre le sultan, qu'on accuse d'avoir immobilisé la flotte et d'être la cause de la capture de nombreux navires turcs par la flotte grecque ; on accuse aussi le ministre de la *marine de détournements considérables de* fonds destinés à la réfection de la marine turque.

C'est hier que le doyen du corps diplomatique, baron Calice, ambassadeur d'Autriche, a remis au sultan la note des six puissances en réponse aux conditions de la Porte.

On croit savoir, de source officielle, que le sultan ne répondra pas de sitôt et l'on s'attend à une prolongation de l'armistice qui expire le 4 juin prochain.

Dans cette note, les puissances récapitulent les conditions qu'elles ont déjà fait connaître à la Porte par les communications verbales des divers ambassadeurs :

Impossibilité de la rétrocession de la province de Thessalie ; admission, en principe, d'une rectification de la frontière ; inviolabilité des capitulations ; *maintien d'une convention et de la tradition en ce qui concerne les coupables de* droit commun ; diminution sensible de l'indemnité, sans que son paiement ultérieur puisse nécessiter une occupation, même partielle, de la Thessalie.

On y relève, en même temps, l'attitude de la Grèce sur mer, alors que sa flotte pouvait occuper les îles du l'Archipel.

Enfin, le vœu est réservé de faire examiner et constater les atrocités qui pourraient être commises par les irréguliers turcs en Thessalie, et l'on fait comprendre à la Porte qu'elle aurait à indemniser les habitants qui en souffriraient.

Nous allons voir succinctement laquelle des deux voies prendra le sultan : celle de l'obéissance aux volontés de l'Europe, ou celle dans laquelle veulent le pousser les partisans nombreux de la conquête.

Attitude suspecte des Turcs

Lamia, 30 mai. — Les troupes régulières et irrégulières turques se sont avancés pendant la nuit jusqu'à deux heures de distance de Divri où elles ont établi quelques tentes. De Lamia on *entend les coups de clairon. Les turcs se trou*vent, dit-on, sur la zone neutre et peut-être même sur le territoire grec.

Le prince héritier a envoyé les officiers qui avaient établi la zone neutre pour se rendre compte de l'extension du terrain occupé. L'attitude des turcs donne lieu à des soupçons. On craint qu'ils ne méditent quelques coups inspirés.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Le procès Tausch-Luetzow

Berlin, 30 mai. — Le baron de Marschall, secrétaire général aux affaires étrangères, a fait hier une déposition qui a duré deux heures ; il a récapitulé les motifs qui déterminèrent le ministère des affaires étrangères à renoncer à se servir de la police politique, parce que l'on croyait que la police protégeait Schumann, l'auteur des abominables articles contre l'empereur parus dans des journaux étrangers.

Le ministre a déclaré qu'il avait été présenté par un gouvernement étranger que ces articles étaient dus au zèle d'agents de police politique de Berlin, Schumann ; le ministre insista sur cette pénible situation et dit : « Ce gouvernement était autorisé à croire que chez nous, tout était disloqué. »

Les révélations ultérieures du baron Marschall sur les menées de Schumann et l'incident Koulier-Bronsart sont connus. Il a conclu en disant qu'il soupçonnait Tausch d'avoir eu intrigues.

La catastrophe de Pise

Sept morts — Dix-sept blessés

Pise, 30 mai. — La panique que nous avons annoncée hier a fait sept morts et dix-sept blessés.

INONDATION DU RIO-GRANDE

500 maisons détruites

New-York, 30 mai. — Selon une dépêche de *El Pass* cinq cents maisons ont été détruites et trois mille personnes sont dépourvues de tout par suite d'une inondation du fleuve Rio-Grande.

LA BELGIQUE

L'incendie du « Vooruit »

Gand, 30 mai. — Une foule énorme stationne sur le marché du Vendredi.

Beaucoup de marchandises se trouvaient entassées dans les magasins, car c'est à cette époque de l'année qu'a lieu l'établissement du bilan.

Le feu s'est déclaré vers minuit.

Le coffre-fort est resté dans les flammes.

Une centaine d'ouvriers vont se trouver sans travail, ce qui est une grande perte pour d'entre eux sont assurés contre le chômage.

Le *Woorwit* et les marchandises sont assurés *pour la somme de 900.000 fr. par six com*pagnies d'assurances.

On pompier a reçu une blessure à la main, causée par un éclat de vitre, et une assez forte brûlure à l'autre main.

On fait courir certains bruits qui feraient croire à la malveillance.

Les Salons de 1897

AU CHAMP-DE-MARS

(Dixième article)

Les envois de M. Dagnan-Bouveret, n'ont, cette année, rien de bien remarquable. Ses portraits sont consciencieusement ébauchés, mais n'ont, en vérité, rien de saillant.

De même, M. Roll, chez qui je cherche une nouvelle œuvre, m'intéresse beaucoup devant son portrait de Rochefort, mais plutôt à cause de la personnalité du modèle que du haut mérite de cette toile traitée dans une grisaille peu séduisante, et cherchée vainement l'esprit du célèbre pamphlétaire.

M. Roll, qui est plutôt un énergique, voire un violent, réussit mieux dans le morceau vivement enlevé.

Le parti-pris de M. Cottet est un peu fatigant à la longue. Non que ses bretonnes manquent de vie, mais elles ont un pinceau et monocorde, si je puis ainsi dire. *L'artiste* voit noir, toujours. Jamais un coup de lumière dans ses tableaux où le trait devient trop dur et qui manquent d'harmonie.

J'aime presque mieux, pour leur sincérité, les études de M. Piet, quoique un peu frustes encore et d'une facture plus indécise.

La toile de M. Courtois, *l'Amour au bouquet*, est agréablement osée. Il y a là de jolis coins, des chairs savoureuses, mais l'ensemble an m'impressionne que très relativement et l'Amour, point central de la composition me chiffonne. Il est vrai que mieux lui, M. Courtois eut cours de grandes chances pour n'être point admis. *Cette figure banale fait passer le reste*, — quoique ce reste soit infiniment supérieur.

M. Brangwin a beaucoup de talent, mais il fait le regarder de loin, de très loin. La peinture n'est pas faite pour être flairée, disait Baudelaire. Encore ne faut-il pas qu'un tableau se dévalet soit peint comme une fresque, un plafond dont on ne peut pas approcher. On n'a même pas, dans les vastes salles du Champ de Mars, le recul suffisant pour voir se dégager les effets très savants certes, de M. Brangwin.

Où les bleus méditerranéens de M. Montenard lui sont bien crus pour l'œil, et je préférerai un peu de transparence.

J'apprécie fort, en revanche, les paysages de M. Boulard, très solides dans leur indication brève d'une année d'intérieur, traitées avec une très grande habileté. Mais cette habileté apparaît moins que celle de M. Smith qui ne met plus rien de superflu dans ses cadres.

Bien dèchu, M. Rixens. Bien agaçant, M. La Gandara dans ses élégances apprêtées.

Plus agaçant encore, M. Boldini, qui a fait de M. de Maupassant, un monstre de laideur, stupéfiant en admiration devant une canne. Il est vrai que la pomme en est bleue, comme les Hortensias du jolie gentilhomme.

Mais voici de claires compositions de M. Adolphe Binet, dont l'exposition est extrêmement attrayante, et de jolies études de nature de son homonyme Jules Binet. M. Chauvel, un peu impoinent, est fidèle aux horizons embrumés sur lesquels se profilent des toits rouge-tintés, c'est l'une très poétique vision. Plus en dehors, M. Meunier n'est pas moins heureux dans son interprétation de la nature. Les études sont d'un belle allure. Moins prenantes sont celles de MM. Leschoury, Le Camus, Steiglin, Lebourg, qui n'apportent aucune variété dans leur manière.

De plus en plus rosâtre et blaireauté, M. Aimé Perrit *fait du Watteau romantique*, sentimentale. Il n'y a que lui pour trouver des titres comme celui : *Paysans amoureux*. Tais-toi, mon cœur! A mettre dans le même.... album, M. Giron.

La visite des souverains devait au Champ de Mars comme aux Champs-Elysées, avoir des historiques suites. Ce fut le cas, M. Dauphin avec deux épisodes navals à Cherbourg. C'est d'une adroite mise en scène et peint avec un certain brio. M. Edelfelt nous donne, lui, un portrait du czar très troqué et verni à souhait. Tout relevé dans cette toile : la tête de notre hôte impérial à l'égal de ses bottes, ses aiguillettes à l'égal de son bonnet de Fourrure. Pictoralement et artistiquement parlant, c'est superficiel et d'un médiocre intérêt.

Quelle différence entre des œuvres de ce genre, dépaysantes au non, et des études profondément sincères comme ces deux manches de M. Lempoels, si sobrement dessinés, mais qui vous donnent l'impression de la vie intime des personnages. M. Harvier-Delaunay fait mieux cette année. De même M. Zern. Sa brutalité outrancière, manifestement voulue, a trop l'air d'un procédé, quelle que soit la virtuosité du pinceau de l'artiste. Par ses portraits, M. Zern nous laisse sont enlevés de verve et pleins d'expression.

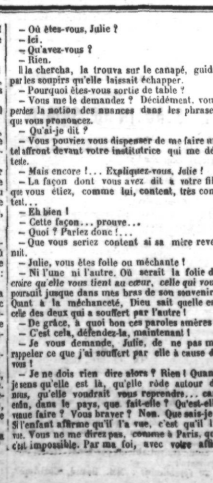
Le maître graveur Marcelin Desboutin déploie dès pointes du burin pour la broche, mais on est que la main a gardé l'habitude du premier outil. Les lignes un peu sèches de ses portraits sont d'une extraordinaire précision. La recherche du caractère physionomique s'accuse vivement et il y a, dans l'ensemble, une grande intensité de vie. A côté de cela, la pâte est monochrome, souvent terne. N'importe, voilà qui est de l'accentuation pourtraiture.

(A suivre) **Lionel MOGUEZ.**

Chronique Régionale

LES GENS DU NORD

M. Brunel-Pamart
ancien maire de Cambrai



M. Brunel-Pamart, maire démission-

naire de Cambrai, est né dans cette ville le 8 septembre 1827. Conseiller municipal depuis le 4 septembre 1870 ; adjoint au maire du 23 mars 1873 à fin septembre 1882, puis du 18 mai 1884 jusqu'au 25 novembre 1888, il occupait depuis cette dernière date la place de premier magistrat de sa ville natale.

L'élection municipale de Lambersart

Les électeurs de la section de Canteleu-Lambersart ont été appelés, hier, à procéder au vote pour une élection complémentaire, en remplacement de M. Clouet des Perruches, décédé.

Voici les résultats :

Electeurs inscrits : 1055
Votants : 820

Ont obtenu :
M. Dufour, républ. libéral 590 voix (élu)
M. Samé, socialiste 228 »
Divers 13 »

Les agrégés de médecine

Il sera ouvert à Paris, en 1897-1898, des concours pour 37 places d'agrégé de médecine, dont 13 pour réservées à Paris, 3 à Bordeaux, 3 à Lille, 5 à Lyon, 4 à Montpellier, 4 à Nancy et 7 à Toulouse.

Ces concours s'ouvriront à Paris le 13 décembre (histoire naturelle, pathologie médicale (pathologie interne et médecine légale); le 7 mars 1898 pour la section de chirurgie et accouchements ; le 10 mai 1898, pour la section des sciences anatomiques et pour la section des sciences physiques.

LE SPORT

VÉLOCIPÉDIE

Le Match Huret-Champion au Vélodrome roubaisien

Rarement nous avions vu à notre piste un public aussi nombreux et aussi..... enthousiaste. C'est la meilleure preuve que le goût du sport pénètre chaque jour davantage dans nos mœurs. Aussi bien la course d'hier offrait un attrait sur tout des plus intéressants.

Il y avait, en effet, d'une part le fameux stayer Huret dont les victoires sont innombrables et qui s'est acquis dans le monde entier, l'enviable réputation du plus fort coureur de fond.

*D'autre part, il y avait Champion notre ex*concitoyen, dont les succès sportifs pendant ces dernières mois faisaient augurer d'un prodige cycliste du genre Michael.

Sur la distance de 100 kilomètres il était difficile de prédire le gagnant, les deux coureurs devaient être d'égale force. Cependant notre confrère le *Journal de Roubaix* ayant *donné* hier Champion comme gagnant, nous avons donc parié..... Huret, et nous fîmes bien.

Huret est en effet le vainqueur du match d'hier.

Voici du reste les incidents de la course.

Au signal du starter, Champion à la corde, mais Huret prend la tête au premier virage et *garde pendant le restant de la course.*

Les 45 premiers kilomètres les records se trouvent approchés, puis Huret s'empare du record français des 20 kilomètres avec 24 min. 26 sec. 3/5.

Les deux coureurs sont dans le même sillage, quand Huret démolit le record du monde des 25 kil. dans le temps remarquable de 30 min. 30 sec. 3/5.

Pen après Champion a un fâcheux accident, sa pédale est faussée il descend de machine, mais Huret dont l'ambition est surtout le record des 100 kilomètres, continue sa course malgré les protestations d'une petite partie de l'assistance.

Les records tombent comme châteaux de cartes sous la pédale du *stayer*. Il s'emparte successivement des records du monde de 25 à 45 kilomètres. Au coup de pistolet de l'heure Huret a couvert 47 kil. 900 m.

Record Tom Linton 50 kil. 414 m. — Puis Huret s'attaque à ses propres records et les abaisse tous jusqu'à cette dernière. A ce moment il a une défaillance dont Champion profite pour regagner les tours qu'il a perdus. Mais alors la pluie tombe et elle cause un peu de désarroi parmi le public. L'alerte ne tarde pas à disparaître mais les records ne sont plus qu'approchés.

La faute n'en est pas uniquement à la pluie, il nous semble, et c'est l'opinion de la grande majorité du public que Champion pour une raison que nous ne voulons pas approfondir cherche à gêner son adversaire Huret dans sa tentative des 100 kilomètres.

C'est là un procédé que tous les amateurs de sport doivent réprouver de la façon la plus formelle.

Vers la fin de la course, Champion semble venir en forme, il *enlève plusieurs tours à son* adversaire, mais ne peut finir que 10 tours, soit 5 kilomètres derrière Huret.

Une chaleureuse ovation est faite à Huret qui couvre les 100 kilomètres en 2 heures 11 minutes 28 secondes 1/5, ne *manquant* le record que de 2 minutes 15 secondes.

Le grand match avait été précédé d'une course-match et suivi d'une course handicap pour amateurs.

Voici la finale de la course schratch ; 1° A. Bossut — 2° Lorthois — 3° L. Bossut ; et la finale de la course handicap : 1° L. Bossut — 2° Willem — 3° Verhindre — 4° Lorthois.

K.

Le grand prix de Bruxelles

Bruxelles, 30 mai. — Voici le résultat final du grand prix cycliste couru au vélodrome de Tervueren : 1er Bourillon — 2e Jap-Eden — 3e Protin, qui a pris part à la finale comme étant le meilleur second.

SPORT HIPPIQUE

Concours hippique de Lille

Septième et dernière journée

Voici les résultats :

Prix internationaux. — Quatre prix sans classement pour attelages à trois chevaux et au-dessus attelés à toutes espèces de voitures appropriées aux chevaux de trait, sont attribués aux attelages de MM. Sander frères, Dubuisset, Camille Bériot et Mme Yve Delaporte.

Sept prix sont décernés pour attelages à deux chevaux à MM. Kindt, Jourdin, Grulois-Goubey, Wetzel frères et Cie, Léon Verdier, Lefebvre Couplet et Martel.

Dix prix sont ensuite adjugés à des attelages à un cheval, ainsi que onze lots de rubans.

Bouch d'obstacles. — *Prix de clôture.* — 1er prix, *Alizée*, montée par M. de Corny, lieutenant au 3e chasseurs à cheval ; 2e prix, *Hermione*, montée par M. Dufour, vétérinaire au 4e cuirassiers ; 3e prix, *Pilon*, monté par M. de France, lieutenant au 3e chasseurs ; 4e prix, *Langue*, montée par M. Routier, sous-lieutenant au 8e chasseurs d'Afrique.

Des lots de rubans ont été adjugés par *Etouffe, Kiesholm, Eastern-star* et *Ideal.*

Prix de la coupe. — Le prix de la coupe d'une valeur de mille francs, a été remporté par *Luther*, monté par M. de Coëssnon.

Cinq autres prix d'une valeur chacun de cent francs ont été donnés à *Lapoque*, montée par M. Wignolle ; *Trilby*, monté par M. de Rosecray ; *My-Love*, monté par M. Wignolle ; *Altesse*, montée par M. Leclerc ; *Good-Girl*, montée par M. Vanden.

Cette épreuve termine le concours hippique de 1897.

Cette journée où le public était très nombreux a été malheureusement contrariée par un violent orage qui a heureusement le mérite d'être court.

ESCRIME

Tournoi national

Le Jary du grand tournoi d'amateurs organisé par l'Académie d'armes, le 13 juin, dans les deux salles de l'Hôtel des Canonniers, est composé des personnalités les plus marquantes du monde de l'escrime.

MM. le colonel Dérué, inspecteur général d'escrime ; Louis Mérignac, chevalier de la Légion d'honneur, professeur à Paris ; Borgès, chevalier de la Légion d'honneur, professeur à Paris ; le commandant Druez, Eloir, président des Anciens militaires ; le commandant Poulain ; le capitaine Dechabis, du 76e régiment de chasseurs ; Claude Guillemaud, président du Club d'escrime de Secin ; les lieutenants Demarchy et Poisterier ; Sombomg, principal à Béthune ; Eugène Dubois, de Maubeuge ; d'Hooghe, de Douai ; Vancauwenberghe, de Béthune ; Rajot, Quenet d'Hendrecourt ; Lallier, de Lille ; membres de l'Académie d'Armes ; M. Stievenard, président du Sport nautique de Lille et M. Vanden-Arden, de Douai.

Chronique Locale

ROUBAIX

Encore la question théâtrale

Tous les ans, elle se présente avec la même acuité, cette question théâtrale qui passionne beaucoup de nos concitoyens.

Jusqu'ici, la municipalité collectiviste, coupant systématiquement à la subvention, qu'elle entend allouer aux théâtres de Roubaix, a donné 25,000 francs à l'Hippodrome et 25,000 francs au théâtre de Roubaix.

Pour qui connaît les deux scènes, l'égalité de subvention devant l'inégalité des charges peut paraître quelque peu roide. Ce n'est pourtant pas cela qui nous fait récriminer et nos concitoyens aussi.

Ce qui est choquant, révoltant même, c'est l'espèce de protection abusive dont la municipalité semble entourer l'un des théâtres au détriment de l'autre.

25.000 francs de subvention à chacun d'eux. C'est un semblant d'égalité dans l'inégalité même, mais cet cette inégalité devient choquante et absolument injustifiée, c'est lorsque le cahier des charges afférent à l'Hippodrome lui interdit d'ouvrir ses portes le dimanche pour des représentations théâtrales.

Rien de semblable ne se trouve dans le cahier des charges du théâtre de Roubaix ; aucun article ne lui interdit de donner des représentions le jeudi, jour d'opéra au Grand-Théâtre.

On se *demande* en vain pourquoi cette interdiction qui devient une protection au profit du théâtre de la rue Archimède.

Nos édiles espèrent-ils, en fermant, le dimanche, les portes de l'Hippodrome, faire affluer les spectateurs dans le théâtre ?

Evidemment c'est là leur but, mais en cela ils manquent le coche.

Les deux théâtres sont bien distincts en fait de représentations. L'un et l'autre ont leurs fervents, leurs habitués, leurs admirateurs.

Ceux-là, nul ne les forcera à aller d'un côté plutôt que de l'autre.

Leur idée est fermement arrêtée. Si le théâtre de leur choix demeure portes closes, ils resteront chez eux, si, toutefois, ils ne vont pas à Lille chercher un genre de distraction dont ils sont privés à Roubaix.

On nous objectera peut-être que si l'Hippodrome doit tenir ses portes fermées le dimanche — nous parlons toujours théâtre — il lui est loisible de les ouvrir le lundi.

Feuilleton de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* 41

UNE SECONDE FEMME

par *Fernand Lafargue*

DEUXIÈME PARTIE

Le comte arrêtait ce pensée sur le plus petit bibelot qui avait été précédée, accompagnée ou suivie cette nuit fatale. Le retour au bonheur était pour lui un retour à la morte, qu'abandonnait son cœur tombe. Il s'était arrêté plusieurs fois, étant seul dans sa chambre, à ouvrir un tiroir de secrétaire et à regarder, au fond, un objet qui le fascinait.

Du portrait d'elle ? Non.

Une boucle de cheveux, des lettres ? Non.

Une énorme clef rouillée, la clef du caveau souterrain, la *clef de la tombe de Marie de Prémare !*

Brusquement, il refermait ce tiroir.

Chasser pour la tentation grandissait ; il était sur le point de sonner son valet.

Il relevait la vasie comme brûlé par le froid au souvenir de fer. Qu'en ferait-il ? Ouvrait-il quelque ?

Pour voir quoi ? Un informe monceau de poussière ? Mais elle ? Elle, il ne la reverrait jamais !

Enfin il pleurait, et, selon les caprices de sa douleur, il frappait tout un jour Julie ou lui demandait quelquefois une position vraisemblable à la comédie.

A certains moments où le dégoût de vivre le prenait trop fort, il se réfugiait auprès de sa seconde femme, croyant trouver là le salut, le baume, la consolation.

Mademoiselle Julie, autrefois, avait contrebalancé l'influence de la comtesse Marie, quand la comtesse était encore pure de toute intention coupable : comment n'aurait-elle pas gardé le même attrait pour le comte, aujourd'hui qu'elle était devenue sa femme et que la mémoire de la *première était comme souillée ?*

Pourtant il luttait en vain contre une indifférence croissante, et à mesure que son cœur se détachait sans cesse de la première, il se rencrampionnait à elle par des témoignages d'amour toujours renouvelés et s'imposait d'être affectueux par devoir. Souvent l'effrayait la vraie passion déchaînée du temps de ses premiers désirs et vivait quelques heures frappé d'un étranglement cérébral qui lui faisait tout oublier. Elle se prêtait à ces jeux comédiens pour lui. Mais se retour à ce quadragénaire déclinant, n'était-ce pas rompre le seul charme par lequel elle était capable de le subjuguer ?

Un soir, l'heure du dîner, la nappe éclairant la table mise, le comte, avant tous, s'était assis à sa place.

On ne servait pas. Madame Julie entra et, en face de son mari, occupa la chaise haute de Marie de Prémare. Le comte était morne comme à l'habitude. La nouvelle institutrice de Julien arrive enfin au bout d'un quart d'heure pendant lequel pas un mot n'avait été prononcé.

Nerveuse, madame Julie s'adressa à cette jeune fille qui lui avait succédé dans ses fonctions, et durement :

— Mademoiselle, dit-elle, vous pourriez désormais *commencé sans vous*, mais il fallait du moins nous envoyer l'enfant. Où est Julien ?

— Je venais vous dire, madame, qu'il m'arrive tout à heure dans le bois et que mon retard vient de ce que je le cherchais.

— Bien, vous ne savez même pas le garder ! Tout à coup Julien fit irruption dans la salle à manger, en chantant à tue-tête :

— J'ai vu maman ! J'ai vu maman !

Les reproches que madame Julie allait lui adresser s'arrêtèrent dans sa gorge, et le comte, sortant de son atonie, porta brusquement des regards interrogateurs sur son fils.

Julien resta tout tremblant de l'effet qu'il avait produit.

Son ancienne institutrice était devenue livide, la nouvelle ouvrait des yeux étonnés ; son père lui-même, au lieu d'être joyeux, paraissait terrifié.

Dans sa naïveté d'enfant, se sentant le cœur plein de joie, il avait cru faire une surprise agréable à tout le monde. C'est qu'il disait ou croyait dire vrai. C'est qu'il affirmait, malgré le silence imposé qui régnait depuis son entrée, la vérité de son premier cri :

— J'ai vu maman ! J'ai vu maman !

Il comme à cette expansion de joie, aucun écho ne répondait, il cherche des yeux où il pourrait le mieux cacher son trouble et se précipita, pleurant sur la poitrine de son père :

— Tu n'es pas content, toi non plus, papa ?

A ce reproche tendre, M. de Prémare serra la tête blonde du cher petit de ses deux bras, avec effusion, puis, après un léger haussement d'épaules, répondit l'impuissité de l'affirmation de l'enfant, il répondit, la voix émue, pour le consoler :

Mais si, mignon, mais si, je suis très content.

Julie de Prémare, d'un mouvement violent, repoussa sa chaise en arrière et quitta la salle.

— Bon ! une scène ! pensa le comte. La première ! Je ne la connaissais pas sous ce jour-là.

Il eut hâte de s'expliquer et passa dans le salon où Julie s'était réfugiée.

La pièce était dans l'obscurité complète, la nuit était tout à fait tombée.

— Où êtes-vous, Julie ?

— Ici.

— Qu'avez-vous ?

— Rien.

Il cherche, la trouva sur le canapé, guidé par les soupirs qu'elle laissait échapper.

— Pourquoi êtes-vous sortie de table ?

— Vous me le demandez ? Décidément, vous prenez la notion des nuances dans les phrases que vous prononcez.

— Qu'ai-je dit ?

— Vous pouvez vous dispenser de me faire un tel affront devant votre institutrice qui me déteste.

— Mais encore !... *Expliquez-vous, Julie !*

— La façon dont vous avez dit à votre fils que vous étiez, comme lui, content, très content...

— Eh bien !

— Cette façon.... prouve...

— Quoi ? Parlez donc !...

— Que vous seriez content si sa mère revenait.

— Julie, vous êtes folle ou méchante !

— Ni l'une ni l'autre. Où serait la folie de croire que vous tient au cœur, celle qui vous poursuit jusque dans mes bras de son souvenir? Quant à la méchanceté, Dieu sait quelle est celle des deux qui a souffert par la faute de l'autre.

— De grâce, à quoi vous ces paroles amères ?

— C'est cela, défendez-la, maintenant !

— Je vous demande, Julie, de ne pas me reprocher ce que j'ai souffert par elle à cause de vous !

— Je ne dois rien dire alors ? Rien ! Quand je sens qu'elle est là, qu'elle rôde autour de nous, qu'elle voudrait vous reprendre... car, enfin, dans le pays, que fait-elle ? Qu'est-elle vous faire ? Vous braver ? Non. Que sais-je ? S'il faut affirmer qu'il y a vue, c'est juste ce vu. Vous ne me direz pas, comme à Paris, que c'est impossible. Par ma foi, avec votre affirmation, vous m'aviez fait douter de mes yeux. Mais l'enfant ? Comment expliquez-vous la présence de l'enfant ?

Le comte hésitait se répandre cette colère haineuse, cruelle et jalouse.

L'état fébrile dans lequel Julie se débattait le jetait lui-même dans une nervosité extrême. Il se prit à douter de sa propre conviction ; mais il pour lutter contre une terreur envahissante, à son tour, il parla, sans suite, sans lien, fiévreusement.

— Qu'importe ce qu'a dit Julien ? Je vous aime. Julie. La présence de Marie est impossible. Vous interrogerez mon fils tout à l'heure avec précaution, et vous verrez qu'il est trompé, il était jeune quand elle est partie. Trois ans d'intervalle, c'est un long temps pour la mémoire de la première enfance. D'ailleurs soyez sans crainte, on ne l'a pas vue, ni lui, ni vous, et personne ne la reverra jamais.

— Vous dites ? interrogea Julie en saisissant la main du comte.

— Je dis... oui... qu'ai-je dit ? Vous m'avez compris peut-être ? Tant mieux !

— Je trouve vos paroles étranges. Vous me *faites croire que la comtesse est...*

— Morte, oui, morte !

Julie poussa un cri.

— Vous voyez bien que vos terreurs sont vaines, termina M. de Prémare dont Julie sentit trembler le bras.

Durant cinq minutes de silence, ils attendirent l'un et l'autre que le tumulte de leurs artères s'apaisât.

Elle fit calmée la première. Cette confidence faite dans les ténèbres, le comte n'avait pas vu la sérénité revenir sur le visage de sa femme et graduellement s'épanouir en une joie féroce que tradoisient le rictus de la bouche et la fièvre lueur des prunelles.

Comme pour se faire protéger, elle se rapprocha de lui, appuya contre lui sa tête, l'enivra du parfum animal de ses cheveux roux, et, avide d'explications, lui demanda à voix basse :

— Morte ! Quand ? Où ?

Il lui raconta tout, la fuite par le souterrain, la syncope produite par l'épouvante, la chute sur une pierre aiguë et comment il s'était décidé à plaider en divorce, ne voulant pas être accusé d'assassinat.

— Elle est toujours là, termina-t-il.

Julie comprit qu'il indiquait d'un geste nerveux les fondations du château.

— Et vous pensez toujours à elle ? reprit-elle d'une voix pleine de reproches.

— Ici, oui.

— *Voulez-vous que nous partions, mon ami ?*

— Je ne sais pas, je ne sais plus, répondit-il, navré.

— Vous m'aimerez mieux ailleurs... puisqu'ici vous l'aimez toujours.

Il se leva.

— Non, non, *Julie ! Ne croyez pas cela. Je la* haïs... Mais je la préfère morte à vivante près d'un autre...

— Vous voyez bien, fit-elle